

Shang Chin. Rêve ou Aube

NATIONALITÉS

Le soleil, feu rouge, s'est couché; la lune, nickel blanc, n'est pas encore levée; les nuages se dispersent, le brouillard se répand. Dans le crépuscule d'une terre étrangère, dans le bruit du vent qui s'insinue entre les feuilles de l'arbre-à-soie, j'entends une voix, presque imperceptible, qui m'interroge : « D'où es-tu? » Par crainte d'embarrasser en nommant le lieu insignifiant de ma naissance, je réponds : « Du Sichuan ». Mais, sans l'avoir prévu, je me sens engagé par une réponse aussi pesée et, à haute et intelligible voix, je précise : « Cela fait partie de ce qu'on appelle l'Empire Céleste. » — « L'Empire céleste? Trop drôle! Croirais-tu aussi au Paradis? » Ne pas connaître le Sichuan! Intolérable! « La Chine », dis-je. (Il ne peut pas ne pas savoir.) — « La Chine? » Même à ce nom il semble toujours incrédule. Je m'impatiente : « Les étrangers l'appellent CHINA, onze millions de kilomètres carrés, quatre cent millions d'habitants, une culture vieille de cinq mille ans, l'une des cinq grandes nations civilisées du monde... » — « Du monde? Pas de termes aussi étroits, je te prie. » — « La Terre! » — « La Terre, cela ne semble guère un lieu véritable. Peux-tu être plus concret? » — « Le Système solaire! » En colère pour de bon, je l'interroge à mon tour, à tue-tête : « Et toi, quelle est ta nationalité? »

En un chuchotement léger, léger comme un archet d'arc-en-ciel effleurant la corde du mi sur le violon solaire, il me dit : « L'U-NI-VERS ».

ITINÉRAIRE

Au mois de mars, premier chant du rossignol, un veilleur de nuit me décrit l'itinéraire de cet « Universel ». A penser comme il peine, le jour, pour briser les barrières, je ne puis m'empêcher de pleurer : « Somnambule paranoïaque, tu te lèves, la nuit, pour maçonner des murs, et t'étonnes encore qu'on ne puisse voir ce monde tel que tu le veux. »

LA NATTE, QUAND ELLE N'EST PAS ENCORE TRESSÉE

La poussière qu'on soulève se convulse comme des agrès que l'on tend, la corde qu'on torsade s'affole comme la natte quand on la tresse.

(C'est faux)

La natte quand elle n'est pas encore tressée crépuscule de printemps naissant
quelqu'un paresse au lit à dix heures du matin une socque au lien brisé sur le
balcon la natte quand elle n'est pas encore tressée

Un cou blanc élançé sous une natte un mendiant qui prend le frais près d'une bouche d'égoût un veilleur de nuit qui rentre du travail des boucles d'oreilles qui tintent dans un bain chaud une bombe désamorcée et un navire abandonné

Et des amarres sur le navire abandonné; et la natte quand elle n'est pas encore tressée; et quelqu'un qui paresse au lit, et bâille; et une larme de l'œil droit coule vers l'œil gauche : « je croyais que l'eau de votre lac était douce »; et une larme de l'œil gauche a déjà dépassé l'oreille (elle lui dit que le vent du soir est si paresseux dans les banlieues) et coule au fond de la masse de cheveux que l'on n'a pas encore tressés.

SCULPTURE

Dans le crépuscule, ambré comme un vin de riz. Sur mon front inaltéré, dans mes propres yeux, mes oreilles, projetant mon ombre devant elle, la recouvrant tout entière.

Elle est sculpteur. Elle modèle des sons dans son oreille interne. Mais, d'emblée, j'avais dit : « Je ne viens pas pour me projeter en toi; ce que je veux, c'est sortir de tes mains ». Mais elle a sculpté mon image à l'envers, ô, à l'envers, je me suis réveillé à l'aurore, et j'ai survécu à l'aurore.

Dans ma mémoire, ses mains effilées couleur de rose sont déjà mauve pâle.

LA NUIT DERNIÈRE

Parce que la mer éternelle fut dès l'origine; oh, tu ne peux pas assassiner une vague; parce que tu ne peux assassiner une pleine lune, parce que tu es incapable de tuer le soleil, parce que tu es incapable de tuer ta propre ombre, parce que...

Je marchais alors, dissimulé par la nuit. Entendant mes propres paroles, je rentrais à la hâte du noir ciel étoilé. Et, revenu, je vis : dans mon profond sommeil, près de l'oreiller mouillé de larmes, mon sourire, eh oui, était celui du mois de mars de l'an dernier.

TIÈDES TÉNÈBRES

Tous les hommes franchissent (construction de nuages incandescents, bour-soufflée, trop lisse) une porte inhospitalière, et réapparaissent, pour finir, comme l'ombre d'eux-mêmes.

Leurs deux pieds, incapables de s'entraider, qu'ils ont senti s'enfoncer sous leur propre poids, voulant aller au secours des vains espoirs des autres, plus enfoncés encore à cause de leurs remerciements, ils les ont dégagés : par le seul moyen à leur portée, en s'allongeant. Ainsi, une triste fleur, jamais vue, s'est ouverte comme un héliotrope.

Ainsi, nous voyons au-dessus de nous une femme se hisser du cœur de la fleur empoignant à deux mains sa chevelure, et monter comme une flamme. Ainsi, nous entendons, sans savoir que nous chantons nous-mêmes, le chant d'un brasier.

Ainsi, la vitesse supersonique de l'ascension est perçue comme lente par les sens. Ainsi, un homme voit ses années passées, trente ans, vingt, dix-huit, dix-sept...comme des algues dans une mer basse, aux couleurs confuses, tour à tour éclairées ou dans l'ombre, réapparaître une à une, jusqu'à notre tout premier commencement, ces si tièdes ténèbres.

LE PISSENLIT

« En face d'une étoile éteinte, j'ai oublié la larme qui glissait sur mon visage. »
(Yang Huan)

Dans le crépuscule ambré comme un vin de riz. Peut-être cette place est-elle trop vide, trop vaste; un homme y joue à son jeu : lorsque les larmes qu'il essuie et recueille avec ses mains s'échappent de l'extrémité de ses doigts décharnés... un pissenlit hérissé d'aigrettes virevolte au vent et se change en un vol scintillant de lucioles qui à leur tour vont s'incruster dans la nuit d'azur obscur...

LE DINDON

Un petit enfant me dit : le dindon, il ne retrouve que pour manger la peau qui recouvre son bec. Et je réfléchis : le dindon n'est pas un volatile qui aime parler pour ne rien dire; tous ses cris ne sont que des protestations.

Le dindon qui fait la roue ressemble au paon (leur cri, aussi, se ressemble, cela m'a déjà chagriné). Mais le paon fait étalage de sa beauté — à cause de sa solitude; tandis que le dindon est toujours en train de parader — face au néant.

Le dindon qui parade face au néant ne comprend rien à la métaphysique.

Aime manger des tiges d'oignons riches en chlorophylle.

Parle d'amour, mais se promène rarement avec une âme sœur.

A des pensées, aussi, souvent, mais qui ne sont pas de celles que nous pouvons comprendre.

LA FOURMILIÈRE

Je marche derrière les autres, pour recoller les fragments d'air déchiquetés par le bas des pantalons des hommes et les parcelles d'air cisailées par les lèvres des femmes. Mais je n'ai pas le pouvoir de purifier le vent souillé par leurs cheveux.

Alors, mon soupir est recueilli par un chien derrière moi qui le mâche comme un chewing-gum, et la mélancolie du chien est happée par des fourmis au pied d'un mur pour construire leur fourmilière.

UN MÉCHANT TOUR DES MESSAGERS CÉLESTES

Quand les hommes eurent vu que ce n'était-là qu'une nichée de rats nouveaux tout nus aux yeux encore fermés, et que je fus enseveli sous les bouteilles qu'ils jetaient, je sus qu'il n'y aurait plus d'explication possible. Il ne me restait qu'à insuffler ma foi dans chacune des bouteilles : en vérité, je l'avais vu, c'était un tas de beaux cadavres d'oiseaux de toutes espèces aux ailes déployées et aux yeux clos.

Quant à la nichée de rats, c'était, j'en suis certain, un méchant tour des messagers célestes. Le sait-on bien? Un méchant tour.

LIQUIDES

Échappée au premier raid de l'automne, une traîne d'été, tapie dans une salle d'attente, liquéfiée par hypnose une femme. Tous les hommes s'en désolent et leurs yeux disent : « Fini! Pitoyable, aimable femme! Ne pourra plus jamais se ramasser, elle-même et ses rêves; même à la cuiller... »

Moi, pourtant, m'en réjouis en secret : Pourvu que je trouve, avant que ce liquide soit en ébullition, une feuille de papier de soie sur lequel imprimer le rouge et la poudre qui flottent à la surface; j'aurais ainsi un héritage à laisser après ma mort...

Si un brusque coup de vent frais ne m'avait refroidi, j'étais, moi aussi, déjà liquéfié.

FLEURS DE CALEBASSE

Nuit noire. Les lumières d'un autocar qui file dans la rue d'un village se recroquevillent sous la pression des conversations déchaînées : de l'extraction d'un fil de fer rouillé du gosier d'une diva d'opéra, d'un baryton accouchant d'un veau sur la scène, ou encore de deux jambes qui se révèlent trois à les regarder de près et d'un soutien-gorge coupé en rondelles; puis quelqu'un se met à parler d'une guirlande de fleurs de papier et du sourire d'un mort, « ... alors, la sueur d'un mois a séché », conclut un autre, mais un troisième déclare qu'il a vu sept soleils...

Soudain, à un passage à niveau, les lumières du car défailtent d'émotion et l'obscurité comprime les voix en un bloc de gingembre confit, mélange doux-amer. Mais un voyageur clame d'une voix vibrante à son voisin : « C'est faux! C'est faux!... » Personne ne sait de quoi ils parlent, moi seul je comprends la raison de son cri : déjà, j'ai vu sa voix rayonnante, puis les traits figés des gens, leurs yeux incendiés.

Cependant, lumineuse et déserte, la campagne nocturne traverse les fenêtres du car comme la vision éblouie d'un étang couvert de fleurs de calebasse mauve pâle.

LE TREMPLIN

Au tournant abrupt d'une route de montagne pavée de silence, un taxi libre s'arrête lentement, machinalement. Le très jeune chauffeur se souvient soudain que ce virage désert est appelé « le tremplin ». « Oui, le tremplin ». Il se met à réfléchir au problème de l'existence d'un haut et d'un bas (il se sent l'esprit un peu confus), et puis au problème de la prise en charge : « L'âme peut-elle prendre en charge, être prise en charge...? »

Lorsqu'il repasse au même endroit, avec des passagers, il freine brutalement et se met à pleurer, la tête courbée sur le volant; il se demande s'il n'a pas écrasé la voiture qu'il pilote et vient d'arrêter ici, avec lui-même à l'intérieur.

GIRAFES

Comme le jeune geôlier constatait, à chaque contrôle, mois après mois, que le cou des prisonniers s'était allongé, il fit un rapport au directeur de la prison : « Les fenêtres sont trop hautes. » Mais il reçut pour toute réponse : « Non, ils guettent les années! »

Le jeune geôlier compatissant ne connaissait pas le visage des années, il ignorait le pays d'origine des années, il ne savait pas reconnaître la trace des années; alors, nuit après nuit, il allait au zoo, à l'enclos des girafes, et il montait la garde, et attendait.

L'EXTINCTEUR

Au soleil de midi qui monte avec férocité, je fixe du regard un extincteur sur un mur. Un petit enfant arrive et dit : « Regarde, il y a deux extincteurs dans tes yeux! » Pour cette fraîche candeur, je prends son visage entre mes mains, souris, me mets à pleurer malgré moi. Je vois dans ses yeux deux *moi* distincts versant des larmes. Mais il ne me dit pas, cette fois, combien, dans le miroir de mes larmes, il y a de *lui*.

ÉMOTION AU-DESSUS DU NIVEAU DE LA MER

Depuis le début de la saison des pluies, les vautours ne lancent plus dans les ravins leurs cris si durs au cœur des hommes.

Pourquoi penses-tu à un navire désaffecté; des huîtres sculptent le gouvernail; des hordes de poissons hilares et sans vergogne repartent les mains vides; un rat étourdi se réveille du sommeil de deux années et se met à pleurer, étendu sur le pont. En vérité, tu es un chien au service militaire. Un jour de pluie n'est pas toujours l'anniversaire de la Sainte Cène. Le compatissant Prince Indien ne te donnerait sans doute pas la gale d'un de ses pieds. Et le chasseur de vent s'en revient, avec pour tout butin un nez rouge en forme de battant de cloche.

Attendons le soir; je prendrai la fuite, par le sentier des ramasseurs de bois, jusqu'au sommet de la montagne. La nuit, ici, est bien égoïste, sans même une lune fine comme une peau de melon; mais elle projette les larmes que je n'ai pas versées pour faire voler en éclat les étoiles couleur de champagne.

FRONTIÈRE

On dit qu'il y a la guerre, en un endroit lointain...

Alors, dans une rue, à l'heure claire-obscur, il y a une patrouille, retenue quel-que part par un obstacle inexistant. Peu après, mains dans le dos, tête penchée, à pas comptés : volonté de comprendre, de trouver : où est la « frontière »? Ainsi est-ce ce que sculpte le désir. Ce que perçoit l'œil d'un chien errant; une frontière, c'est tissé par le regard concentré de ceux qui font leurs ablutions matinales, par la conscience jaillie de l'emprise des rêves de la nuit précédente et par l'écho de la cassure d'un cheveu de verre au faîte d'un mur de béton.

LES PAS PERDUS¹

Très bien. Même s'il faut retrouver tous les gestes accomplis de mon vivant, sous un poids si froid; même s'il faut répéter tous les mots que j'ai dits, tous mes rires, dans cet espace intemporel; même celui que je parcours à présent (je retrouve, pas à pas, mes traces de vivant), rien ne m'y oblige. Très bien.

Parfait. Plus de temps. Plus de mots. L'ombre est une algue palpable. Ce chemin n'en est plus un. Pissenlit et bardane. Voici déjà le faite de ma demeure. « Entre l'aster et le saxifrage ». Trop beau. J'échappe au poids et au froid du clair de lune. Je retrouve la trace de mes pas. Mes traces retournent vers elles-mêmes...

Cette nuit, dans cette existence sans temps et sans mots, j'arrive au sentier ombreux où nous sommes jadis allés et venus en d'interminables adieux. (« Cette nuit, l'ami de toujours viendra-t-il? ») Viendra-t-il, cette nuit, l'ami de toujours? Je vais et viens, repars et reviens. Quand la Voie Lactée s'incline vers l'est, je sens obscurément que le temps s'écoule dans mon corps immatériel. Un nouveau-né s'annonce par ses vagissements dolents. Le coq a chanté. Et moi, je le sais clairement, dans ma quête des traces de mes pas, il n'y a que des pas perdus.

LE CIEL FUGITIF

Le visage d'un mort est un marais jamais vu par personne
Le marais, dans la plaine stérile, est la fuite d'un pan de ciel
Le ciel fugitif est une floraison de roses
Les roses en fleur sont une neige qui n'est pas tombée
La neige qui ne descend pas est une larme dans un vaisseau sanguin
La larme qui monte est une corde de luth que l'on tend
La corde de luth bien tendue est un cœur qui brûle
Un cœur consumé est la plaine stérile d'un marais

L'ARBRE DANS L'ARBRE

L'arbre sous les cils, si joyeux
Dans le regard oblique, arbre dans la brume
Dans le lobe de l'oreille frôlé par les doigts de la brume
Lobe de l'oreille embrassé par les doigts de la brume
Lobe de l'oreille embrassé par la langue entre les dents

L'arbre sous l'arrête du nez, si calme
Dans l'odorat, arbre dans le vent
Dans la moustache frôlée par la jupe du vent
Moustache embrassée par la pointe du nez sur les lèvres

1. Selon une croyance populaire, les esprits des morts reviennent sur les lieux où ils ont vécu. On répand de la chaux : si on y trouve des traces de griffes, c'est que le mort est revenu réincarné en chat ou en rat. Sinon, c'est qu'il est encore un esprit.

L'arbre sur le front, si brillant
Dans les larmes, arbre dans la pluie
Sur la joue frôlée par les pieds de la pluie
Joue embrassée par les longs cheveux sur les tempes

Dans les yeux, des étoiles dans la brume
Dans la rosée, palpitant
Dans les oreilles, un ruisseau dans la pluie
Dans le vent, pleurant tout bas
Dans les mains, de la brume au creux des bras
Dans les cheveux, du vent dans la nuque
De la pluie sur le visage
De la rosée sur l'arête du nez
Un torrent dans le vallon
Une route près du torrent
Un arbre dans la forêt
Un cœur sur l'arbre
Un arbre au cœur de l'arbre
Dans l'arbre, un arbre désolé

L'arbre est dans l'arbre, arbre parmi les arbres, ô un arbre dans cet arbre

LA PENTE DE LA VOIE LACTÉE

Dans le nord-nord-ouest du ciel
Le troupeau des moutons, ligne de silence,
Sont une autre façon d'espérer
D'une autre façon.
Le pâturage est à l'est de la Voie Lactée; et
L'étang est au fond du cœur,
Le cœur entre les flancs rebondis d'une guitare.

En une nuit, la Voie Lactée,
Suivant sa pente,
Semble incliner le silence
Et pencher sa plus persistante, principale,
Feuille sur la surface de l'eau
Pour recueillir ses étoiles.

La Voie Lactée se penche vers l'eau
Les étoiles appellent tout bas,
D'innombrables corps épurés
S'émeuvent de leurs propres ombres.
La guitare vogue sur des ondes sonores
 Une steppe
Dérive sous la voilure,
Des larmes coulent
Pour devenir les sœurs de l'étang.

Entre les lignes à haute tension et une treille
La Voie Lactée se penche sur elle-même.
Voici, juste à mon sud-est,
Canalisé entre deux rangs d'eucalyptus,
Le bruit mort d'un moteur,
Un soupir moisi est la détonation de minuit.
Mon ami cherche sa route avec des morceaux de sucre
Perdu dans une forêt sous l'avancée d'un toit.
Personne ne sait ton trouble en la voyant laver sa chevelure
Quand la Voie Lactée est au-dessous du pâturage.
Personne ne sait mon trouble en te voyant sécher tes cheveux au soleil.

Houtu, Dieu de la Terre, comme on s'ennuie dans la mort!
Le temps s'échappe du panier à provisions
Pour devenir une ruche
Pour faire un miel
Que l'aveugle seul trouvera doux.

Depuis que la Voie Lactée a orienté sa pente
En direction de mon front lisse
Dans le nord-nord-ouest du ciel
Il y a des jours et il y a des nuits,
La nuit partie ne revient pas
Le jour venu ne s'en va pas.
Le mois de mars palpite sur deux épaules
Robes consumées par les regards, torses
Dissous dans une rue de soleil.
La pente de la Voie Lactée est restée
Dans des verres absolument vides.

UNE PORTE OU UN CIEL

Moment : en discussion

Lieu : pas le moindre pan de ciel. Un enclos muré sans toit entouré d'un grillage entouré d'un fossé sans bord.

Personnages : un prisonnier sans gardien :

il marche sur un sentier frayé par ses pas qui longe le mur de l'enclos.

Finalement, il quitte le chemin tassé par ses pieds. Il marche vers le centre de l'enclos. Il y arrache quelques arbres avec ses mains. Il se sert de ses dents et de ses mains pour construire une porte avec les arbres arrachés par ses mains. Cette porte n'a qu'un cadre sans battant; il l'attache à un grand arbre.

Il la regarde une bonne fois. Il réfléchit un bon moment. Il pousse la porte. Il va au-dehors.

Il va au-dehors, fait quelques pas, s'en retourne. Il repousse la porte.

Il va au-dehors.

Il va au-dedans.

Il va au-dehors.

Sous une absence absolue de ciel. Au centre distant d'un sentier circulaire frayé par les pas d'un prisonnier sans gardien dans un enclos muré sans toit entouré d'un grillage entouré d'un fossé sans bord, ce prisonnier sans gardien pousse une porte construite de ses mains, qui n'a qu'un cadre.

Va au-dehors.

Va au-dedans.

Va au-dehors.

Au-dedans. Au-dehors. Au-dehors. Au-dedans. Au-dedans. Au-dehors.
Dehors. Dehors. Dehors.

Jusqu'au moment où nous verrons un ciel.

Traduit du chinois par Martine Vallette-Hemery

* Shang Chin est né en 1931 dans la Province du Sichuan. Bien qu'il n'ait publié à ce jour qu'un seul recueil de vers et de proses poétiques, (*Rêve ou Aube*, 1970), il est l'un des poètes importants de sa génération, et l'un des rares à avoir été marqué par l'influence du surréalisme.

Obligé par les circonstances à faire les métiers les plus divers, c'est par goût qu'il se cache sous quelques pseudonymes, dont celui de Shang Chin (qu'on pourrait rendre par « Oiseau mélancolique »).

Il a dit de lui-même : « J'ai été soldat pendant vingt ans tout en détestant la guerre... J'aime l'alcool mais le supporte fort mal. Je souffre souvent d'insomnies dans ma quête de rêves... Je ne crois à aucun dieu mais j'ai tendance à croire aux esprits... Je dévore tous les paysages et le ciel entier, et cela me donne des maux d'estomac »

Des poèmes de Shang Chin ont été traduits en anglais dans des anthologies publiées aux États-Unis.